

## *Qui perd gagne : exil et résilience dans les mémoires de Genlis, La Tour du Pin et Staël*

Laurence MALL

L'émigration nobiliaire et la liquidation girondine sous la Révolution, puis le bannissement comme instrument politique sous l'Empire font des années 1792-1815 une période exceptionnellement dense en départs forcés de France<sup>1</sup>. Bien des émigrés, femmes et hommes, écriront des mémoires, partiellement ou entièrement consacrés à leur exil. Alors que d'évidentes distinctions sont à faire entre l'émigration massive des individus menacés par la Terreur et les interdictions de séjour et proscriptions individuelles sous Napoléon, plusieurs éléments reviennent régulièrement dans les mémoires d'exil de cette courte période, imposés qu'ils sont par les circonstances. La perte des liens et des biens est évidemment un motif lancinant. Beaucoup s'attachent aussi à relater, avec divers degrés de précision et de pathétique, les épreuves propres à des départs précipités vers des destinations étrangères : attentes angoissées d'incertains secours ; fuites risquées et voyages difficiles (marches de nuit et mers houleuses) ; cachettes inconfortables et dangereuses ; anxiétés au moment de l'inspection des papiers d'identité (vrais ou faux) ; faiblesses du corps et de l'âme : froid et faim, fatigue et fièvre, paniques et terreurs ; ennuis d'argent jusqu'au dénuement. Pour les femmes, la charge d'enfants peut alourdir l'épreuve. Chez beaucoup de mémorialistes évoquant leur exil, les connaissances anciennes ou nouvelles se distribuent en adjuvants et opposants moraux et politiques, et

---

<sup>1</sup> Sylvie Aprile voit dans les années 1792 à 1825 une « situation d'exception qui par la suite n'a jamais atteint une telle ampleur » dans la perspective de l'exil politique, *Le Siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, Paris, CNRS Éditions, 2005, p. 17.

les dettes sont réglées : indignation face aux traîtres ou aux indifférents, reconnaissance envers les êtres généreux qui leur ont été favorables.

De tout cela, les mémoires de Stéphanie de Genlis, Lucy de la Tour du Pin et Germaine de Staël font amplement état. Les trois femmes se connaissent<sup>2</sup> et évoluent dans des sphères qui se chevauchent. Mais leur situation, leurs convictions politiques et leur activité d'écrivaine diffèrent substantiellement. Issue d'une noblesse désargentée, Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin, Comtesse de Genlis (1746-1830), au cours de sa jeunesse mondaine, cultive de multiples talents qu'elle saura exploiter toute sa vie. En 1782, elle devient gouvernante des enfants du duc d'Orléans (incluant le futur Louis-Philippe) dont elle a été la maîtresse. Sympathisante hésitante ou repentie des Girondins et bien sûr associée aux orléanistes, elle se réfugie en Angleterre en 1792, puis séjourne en Belgique, en Suisse, en Hollande et finalement en Allemagne où elle publiera *Les Petits Émigrés* (1798) et le *Manuel du voyageur* (1799). Elle rentre en France en 1800, pensionnée par Napoléon, et vivra juste à temps pour voir son ancien élève devenir roi de France. Auteure d'une prodigieuse quantité d'ouvrages en majorité pédagogiques, elle publie en 1825 des *Mémoires inédits sur le XVIII<sup>e</sup> siècle* en dix volumes, dont les volumes IV et V, qui nous intéresseront ici, sont consacrés à son émigration.

Henriette-Lucy de la Tour du Pin Gouvernet (1770-1853), née Dillon, appartient à une grande et très ancienne noblesse d'armée irlandaise passée en France – sa mère est une dame d'honneur de Marie-Antoinette. Sous la Terreur, après s'être réfugiée avec mari et enfants près de Bordeaux en 1793, elle part avec eux en Amérique en 1794. Son retour en France en 1796 n'est que temporaire puisqu'elle doit ressortir de France lors du coup d'État du Directoire en septembre 1797. Elle sera bannie définitivement en 1830 par Louis-Philippe et finira sa vie en Italie auprès de son mari puis de son seul enfant survivant (sur six). Son *Journal d'une femme de cinquante ans*, sa seule œuvre, adressé à son fils, édité par un descendant et publié pour la première fois en 1906, s'arrête sur les Cent-Jours, en 1815.

Inutile de présenter la fille du genevois Jacques Necker, Germaine de Staël (1766-1817), d'une tout autre stature littéraire et politique. On se contentera ici de relever qu'elle est exilée en 1795 par le Comité de Salut Public,

<sup>2</sup> On lit par exemple chez La Tour du Pin : « M<sup>me</sup> de Valence [fille de M<sup>me</sup> de Genlis] et moi, nous sortîmes avec l'intention d'aller chez M<sup>me</sup> de Staël » (en 1797), *Mémoires de la marquise de La Tour du Pin. Journal d'une femme de cinquante ans (1778-1815)*, éd. Christian de Liedekerke Beaufort, Paris, Mercure de France, 1979, p. 253. Toutes les références de pages proviendront de cette édition.

interdite de séjour sous le Directoire en 1796 et par le premier Consul en 1803. À cause de ses positions politiques libérales et de ses attaques directes contre ce qu'elle estime être le despotisme napoléonien, elle est obligée de quitter la France en 1810. En séjour forcé et surveillé à Coppet, elle s'en échappe clandestinement en 1812 et entame un long périple qui la mène en Autriche, en Russie, en Suède et finalement en Angleterre. Elle rentre à Paris en 1814. *Dix années d'exil*, rédigé par morceaux sans doute entre 1810 et 1813, non terminé, connaît une publication posthume. Le texte est divisé en deux parties : la première porte sur la période allant de 1797 à 1804 ; la deuxième partie couvre le véritable voyage de l'exil, de la fin août 1810 au départ pour Stockholm en septembre 1812.

Ces brèves et très partielles indications biographiques montrent assez la déstabilisation radicale que subissent ces trois femmes. Mais le déracinement, le dépaysement, l'errance sont équilibrés par une appréhension « verticale » de l'être : toutes trois cherchent à déterminer ce qui en elles a fait résistance et nourri leur remarquable résilience. Si chacune relate de brefs mais terribles épisodes où la déréliction envahit le moi, c'est pour mieux affirmer son pouvoir de résistance à l'épreuve et par extension au régime dont elle est victime. La mémorialiste est ainsi fidèle à elle-même par la reconnaissance de transformations que seul l'exil – d'origine politique – aura pu faire advenir, et qui, parfois, la révèlent moralement à elle-même. D'intéressantes tensions, voire de surprenants paradoxes peuvent en naître. Ainsi pour Genlis, c'est une morale religieuse assortie d'un apolitisme ostentatoire qui se donne comme condition de possibilité de la résilience : cette prise autorise une concentration neuve sur l'individu autonome et la versatilité de ses talents, dont les accommodements aux différents régimes ne seront qu'un avatar de plus. Les valeurs bourgeoises – travail et profit – que la (future) marquise de La Tour du Pin adopte sur le sol américain lors de son exil sous la Terreur sont retournées comme autant de preuves d'une noblesse renforcée par cette ironique confirmation. Quant à Germaine de Staël, qui n'a « jamais pu concevoir aucun intérêt politique séparé de l'amour de la liberté<sup>3</sup> » et pour qui l'amour de la patrie est « le plus beau après celui de Dieu » (p. 293), son récit visera à démontrer la force en elle de ces deux passions, à la mesure exacte de la contrainte et de l'éloignement que lui impose l'exil dicté par Napoléon.

---

<sup>3</sup> Germaine de Staël, *Dix années d'exil*, éd. Simone Balayé et Mariella Vianello Bonifacio, Paris, Fayard, 1996, p. 75. Toutes les références de pages proviendront de cette édition.

## LE PROFIT DES PERTES : GENLIS ET LES VERTUS DU CUMUL

« La perte subite de fortune, de rang, de patrie, et tout l'isolement de l'émigration<sup>4</sup> », Genlis sait la décrire, directement ou plus obliquement. À un niveau élémentaire, en témoigne la fréquence des retours sur des possessions précieuses et familières abandonnées dans des départs précipités, égarées, dispersées. Ainsi de ses précieux extraits, de toutes les lettres de sa jeunesse incluant des lettres de Buffon et la Harpe (IV, 160-161), de sa collection de miniatures, de son cabinet d'histoire naturelle (IV, 147-148), etc. Mais par un mécanisme de compensation fréquemment activé dans ces *Mémoires*, de nouveaux objets viennent les remplacer. Certains seront volontairement distribués en présents au cours de son exil, assurant la multiplication de sa présence symbolique et une reprise de maîtrise. D'autres objets sont convertis en signes mémoratifs, ou sont récupérés, recyclés. Le caillou qu'on lance dans un carreau pour essayer de tuer mademoiselle d'Orléans lorsqu'elles sont réfugiées à Zug ? « J'ai conservé soigneusement ce caillou, je le fis polir et tailler en plaque de médaillon, sur laquelle ces deux mots sont gravés : *innocence, providence* » (IV, 206). Voici la « belle écritoire » donnée par sa nièce Henriette lors d'un séjour berlinois pendant les années d'émigration, « que j'ai encore, et sur laquelle j'ai écrit presque tous les ouvrages que j'ai faits depuis » (IV, 339). Ces deux anneaux de coraline placés sur des fleurs sur son palier par un émigré voulant se faire pardonner d'avoir détruit ses hyacinthes, elle les conserve longtemps ; « [...] je les ai donnés dernièrement à ma fille », note-t-elle sous l'Empire (IV, 369). L'exil prodigue aussi bien ses dons en frais paysages, vues rares, rencontres nouvelles, échantillons d'humanité, ébauches de canevas. La très prolifique Genlis fait continûment moisson d'images, de personnages et d'anecdotes pour de nouveaux livres (IV, 298 ; « j'ai pris dans l'émigration plusieurs autres sujets de nouvelles » V, 39). Le don ultime : le fils adoptif qu'elle ramène de Berlin : « Depuis que j'étais émigrée, j'avais toujours désiré un enfant » (V, 42). Ce sera Casimir, « donné » par sa mère (V, 47).

La résilience à toute épreuve que Genlis s'attribue au cours des pages est affirmation simultanée d'une inaltérabilité et d'une versatilité exception-

---

<sup>4</sup> *Mémoires inédits de Madame la Comtesse de Genlis sur le dix-huitième siècle et la Révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, dix volumes, Paris, Ladvoat, 1825, IV, 342. Les références aux volumes IV et V renvoient à cette édition ; le volume précède la page. Les références aux autres volumes des mémoires renvoient à l'édition moderne abrégée en un volume, *Mémoires*, éd. Didier Masseur, Paris, Mercure de France, 2004, indiquée par MF précédant la référence de page.

nelles, dont seule la combinaison assure une adaptation réussie aux circonstances changeantes. Dans le récit d'une jeunesse mondaine et artistique, dans les premiers livres des *Mémoires*, s'était profilé un être caméléon, infiniment adaptable, comédienne admirée, musicienne enchanteresse, maîtresse du plaisir. En continuation parfaite, l'exil est le terrain où fructifie la multitude de ces goûts, talents, savoirs acquis de longue date, incluant bien sûr la harpe pour laquelle elle était célèbre (IV 289), mais encore la peinture de miniatures, des dons d'actrice amateur, la lecture intensive dont elle fait constamment des extraits (MF p. 239), l'art de faire parler les gens sur ce qu'ils savent et dont elle sait *tirer parti* (MF, p. 241), l'habileté à se ménager amis, alliés, appuis. Dans ses années d'exil, « le talent d'auteur devint la principale ressource » (IV, 312), sans compter qu'elle donne des leçons de littérature (V 48-49), sera sollicitée (en vain, il est vrai) par un industriel pour fabriquer pour lui « de petits ouvrages de mains » – sa célébrité en la matière étant établie à Berlin (V, 58-59) –, peindra des fleurs sur papier (dont elle vivra un moment, V, 59), etc. Elle exploite ainsi son capital personnel pour y puiser des ressources vitales. Tout du long, ses qualités attirent autour d'elle de petites communautés affectives provisoires, composées d'admirateurs et admiratrices, d'amies passionnées et d'un occasionnel amoureux transi (IV, 293-297, IV, 331 ; V, 49).

Outre cette force exceptionnelle de capitalisation des talents, les années d'exil font apparaître un renforcement par combinaisons inattendues de plusieurs tendances de l'être – adhésions morales, traits psychologiques, pratiques personnelles – qui sans l'exil n'auraient peut-être pas pu se manifester de façon unifiée. Ce qui aurait pu sembler contradictoire, incohérent, ou pire, fausseté dans la vie ordinaire, peut se déployer dans l'exil comme un répertoire d'options logées à la même source, où puiser selon les circonstances. Ainsi, religion, stoïcisme, mondanité et théâtralité coexistent en toute harmonie dans l'expérience de l'exil, se mettant mutuellement à profit. Une étrange habitude contribue tout autant à ce courage et ce sang-froid que Genlis propose maintes fois à notre admiration. Petite, elle se donnait la comédie : elle se parlait seule tout haut et à des interlocuteurs imaginaires, se plaçant dans des situations exigeant un héroïque courage (MF p. 64-65 ; 90-91 ; 123-124). Or l'exil lui fournit commodément un répertoire de situations extrêmes où (se) donner sa *virtu* en spectacle. Les multiples rôles qu'elle est conduite à endosser dans l'émigration, loin de signaler une déperdition d'être par la dispersion, stimulent au contraire la mise en œuvre fédératrice de traits, de qualités et de valeurs désormais convergents, et lui permettent de tirer profit de toutes les circonstances dans une dignité déclarée intacte.

À plusieurs reprises, Genlis proclame avec véhémence son désintéret envers la politique (par exemple : « De ma vie je ne me suis mêlée d'affaires de politique ou d'ambition », IV, 87), doublé d'une fidélité inébranlable à ses habitudes à travers le temps et l'espace : « Depuis la Révolution, je n'ai pas fait le moindre changement dans ma manière de vivre ; toujours consacrée aux mêmes travaux, aux mêmes études » (IV, 94). Proclamation douteuse mais stratégique puisqu'elle se sait suspecte à double titre par ses anciennes attaches orléanistes (IV, 329-330 ; V 64), suspecte ensuite lorsque sous Napoléon elle acceptera un appartement à l'Arsenal (V, 132-133). Mais être fidèle à soi chez Genlis, c'est être souple, infiniment adaptable, attentive à l'occasion qui s'offre. Point chez elle d'attachement forcené à la patrie : un moment prête à s'installer sans état d'âme à l'étranger, « Quand le règne de la terreur fut passé, je repris naturellement les sentiments d'une Française » (IV 277). Se dire apolitique, c'est affirmer le primat des intérêts de l'individu sur ceux du groupe. Car c'est l'individu qui affronte l'adversité, sous la forme, parfois, du plus grand dénuement, d'une terrifiante solitude (IV, 363-366). Dans l'exil, plus rien n'est véritablement donné, sinon l'occasion de tirer avantage de tout ce qui s'offre, de se re-connaître dans ses forces propres, d'être source de ses ressources. Au début du texte, Genlis évoque les belles demeures de son enfance et la « fragile grandeur » des jardins et châteaux de l'Ancien Régime, dont tant ont disparu (MF, p. 45-46), en contraste avec « la simple fleur des champs, [qui,] bravant tous ces orages, croît, brille et se multiplie toujours » (MF, p. 46). Comme elle, Genlis s'épanouit sur tous les terreaux.

#### LA TOUR DU PIN : LE BEURRE ET L'ARGENT DU BEURRE

Dans son *Journal d'une femme de cinquante ans*, La Tour du Pin relate également l'exploitation fructueuse de ses ressources et talents personnels. Mais le contexte social et politique de son analyse oriente très différemment la valorisation de ces qualités que l'exil aura révélées, confirmées ou magnifiées. Ce qui va me retenir ici, c'est la façon dont le séjour forcé en Amérique reconfigure et renforce à la fois son imaginaire de la noblesse telle qu'elle pense la représenter en personne. Que le labeur dans une ferme de l'Albany transforme la fille d'une ancienne dame d'honneur de Marie-Antoinette, qui s'en étonnerait ? Mais l'originalité des mémoires de La Tour du Pin, ici, consiste à mettre en évidence l'infailibilité de la lignée placée sous le signe d'une conduite rigoureuse : les changements de vie inouïs qu'impose la menace révolutionnaire, loin de démoraliser ou de dégrader l'aristocrate, sont propices à la démonstration d'une légitimité : celle d'une authentique noblesse en son fleuron fermier.

Chez La Tour du Pin, la famille est donnée comme première et primordiale. La famille, ce sont d'une part deux longues lignées aristocratiques – la sienne et celle de son mari – qui jusque sur le sol américain procurent alliances, connaissances familières de grand prestige<sup>5</sup>, certaines ressources financières, et d'autre part une cellule familiale saine et serrée dont la mémorialiste est le cœur vivant. Elle endosse en effet avec fermeté son double rôle d'épouse et de mère, s'y fond sans ostentation sacrificielle. Les grossesses font naturellement corps avec l'Histoire<sup>6</sup> en ponctuant le récit de la Terreur et de l'exil, et les enfants sont fréquemment associés au récit des événements et aux émotions qu'ils suscitent (p. 155, 177-178). Dès l'arrivée, si heureuse, à Boston, l'étrangeté de la terre américaine est très rapidement résorbée par le petit groupe familial importé tel quel, désormais assorti d'un chien (p. 190). Le choc centrifuge qu'est l'exil est efficacement contré par l'unité puissamment et intimement centripète que forme la famille de la Tour du Pin.

Ce double capital, symbolique et affectif, le « je » certes y puise des forces, mais c'est grâce aux siennes propres, dans un décrochement subtil. Un changement considérable que produit l'exil pour La Tour du Pin comme pour tant d'autres émigrés, c'est l'obligation de gagner sa vie par le travail manuel : occasion pour les mémoires de mettre en valeur la diligence, la curiosité, l'habileté, l'énergie personnelles de leur auteure. Le *Journal* avait déjà rendu compte de l'attitude ouverte, du sens pratique de la mémorialiste dont l'exil américain démontrera les bénéfiques. Déjà en plein milieu de la Terreur, « Je travaillais aussi à la layette de mon enfant, et je reconnus alors l'utilité d'avoir appris, dans ma jeunesse, tous les ouvrages que les femmes font d'habitude » (p. 153). Cachée chez un médecin à la même époque, « selon la règle que j'avais adoptée de ne jamais rejeter aucune occasion de m'instruire, j'en profitai pour apprendre beaucoup de choses en médecine et en chirurgie ». En l'absence de livres, « il me fit de vive voix un petit cours d'accouchements et d'opérations » (p. 157). À bord du navire vers Boston, auprès du matelot de cuisine américain nommé Boyd elle acquiert « des connaissances sur tout ce qui se faisait à la campagne dans son pays. C'est à lui que je dois de n'avoir été étrangère à aucune de mes occupations quand j'ai dû remplir l'emploi de

<sup>5</sup> En Amérique, sa tante Dillon lui envoie de l'argent, son mari rencontre Washington et passe des soirées en compagnie de Chastellux, etc.

<sup>6</sup> Voir Anne Coudreuse, « L'articulation entre le temps privé et le temps de l'histoire dans les mémoires de la Marquise de la Tour du Pin, *Journal d'une femme de cinquante ans (1778-1815)* », dans *Le Temps des femmes. Textes mémoriels des Lumières*, Anne Coudreuse et Catriona Seth (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 167-183.

fermière. Mon mari disait en riant : “Les fèves sont en purée parce que ma femme s’est oubliée avec Boyd” » (p. 185).

La famille achète une ferme en Albany, et a tôt fait de l’exploiter. Ce nouveau statut de fermière élargit considérablement le cercle des connaissances du « je » (voisins fermiers, « sauvages », esclaves, quakers etc.), et la plonge dans l’univers des choses, sans que jamais n’en naisse le sentiment d’une déchéance. Un franc succès récompense le labeur. Exemplaires, la production et de la vente d’un beurre très prisé : « Mon beurre avait pris une grande vogue. Je l’arrangeais soigneusement en petits pains, avec un moule de notre chiffre [...] Ma crème était toujours fraîche. Cela me valait tous les jours pas mal d’argent » (p. 206-207). La ferme d’Albany n’est pas le petit Trianon. La Tour du Pin y insiste à trois reprises : jamais elle n’est restée couchée après le lever du soleil (p. 197, p. 203 et p. 213). En contraste implicite avec une figure dolente de l’exilée, elle construit l’image d’une femme debout, droite dans ses bottes comme dans ses plus fins souliers. En terre américaine, cœur comme courage, force de caractère, héroïsme tranquille s’épanouissent en toute sérénité grâce à une subtile reconversion de ces valeurs bourgeoises que sont le travail, l’économie, la productivité (le beurre), en preuves supplémentaires d’une véritable noblesse (l’argent du beurre). Une très brève anecdote rend assez bien le double jeu et le double gain que permet l’exil sous cet angle. La voici dans sa ferme, une hachette à la main, coupant un os de gigot dans sa cour : « on m’avait confié le soin de la nourriture générale, dont je cherchais à m’acquitter de mon mieux, aidée par la lecture de la *Cuisine bourgeoise* ». Une voix prononce : « On ne peut embrocher un gigot avec plus de majesté » : c’est Talleyrand, surgi par surprise (p. 199). C’est précisément la conscience de son sang noble, inaltérable, qui la fait si aisément, si pleinement endosser son rôle de fermière.

Si l’égalité américaine est si bien vécue par la Tour du Pin, c’est qu’elle est à la fois réelle, dans la vie pratique, et que – dans sa perspective – chacun sait qu’elle est de convention, d’occasion. Comme dans le Clarens de *La Nouvelle Héloïse*, tout le monde est égal mais personne ne s’oublie. La maîtresse du lieu possède autorité, bonté et politesse en une rare combinaison, qui la distingue en elle-même. Les sauvages alentours, porteurs d’une vérité de nature, ne s’y trompent pas : « ... aussi sensibles aux bons procédés, à une réception amicale, que l’aurait été un seigneur de la cour [ils] avaient bientôt compris que nous n’appartenions pas à la même classe que les autres fermiers nos voisins » (p. 211). Dissimulée, la noblesse n’en ressort que davantage : « je vivais comme [mes voisins], ni plus ni moins. Cette simplicité et cette abnégation me valaient beaucoup plus de respect

et de considération que si j'avais voulu jouer à la dame » (p. 228-229). Pourquoi jouer à la dame quand on l'est ? Partout perce la reconnaissance spontanée, facile, proprement naturelle d'une grande naissance.

À la chute de Robespierre, elle écrit : « Je n'éprouvais aucun plaisir à rentrer en France » par l'Espagne (p. 244). « Ce fut avec un véritable serrement de cœur que je passai le pont de la Bidassoa, et que je me sentis sur le territoire de la République *une et indivisible* » (p. 245) : l'italique ironique annonce l'inexorable division tout comme le nivellement à venir. La Tour du Pin regrettera l'exil américain, s'en dira exilée. En Amérique, le primat de l'utile, la productivité d'une énergie bien employée dans le travail, la clarté des missions, l'harmonie sociale avec des êtres très différents de soi, le mérite démontré dans la pratique – tout cela constitue le matériau d'une expérience radicalement neuve de l'individualité. Mais La Tour du Pin est convaincue à la fois du pouvoir d'adaptation de l'individu *et* de la force de la lignée, du sang aristocratique en mutuel renfort. Le retour en France inverse ce double bénéfique en une double perte. La (vraie) noblesse, gage vital de survie en exil, est morne survivance quand titre et château ne sont plus que des coquilles vides que l'individu noble est malgré tout sommé de regagner. Dans son extrême regret de quitter l'Amérique<sup>7</sup>, La Tour du Pin pressent que l'exil véritable de la noblesse commence à son retour en France.

### LE PERSONNEL EST GÉOPOLITIQUE : MADAME DE STAËL

C'est chez Staël qu'est agencée avec le plus de force et de lucidité une affirmation de soi inextricablement existentielle et politique dans l'épreuve de l'exil. Une figure domine *Dix années d'exil*, on le sait : Napoléon, le Corse, l'étranger, l'exilé par excellence par qui tous les exils arrivent. « C'est ainsi qu'après dix ans de persécutions toujours croissantes, [...] je fus obligée de quitter en fugitive deux patries, la Suisse et la France, par l'ordre d'un homme moins français que moi, car je suis née sur les rives de cette Seine où sa tyrannie seule le naturalise. [...] l'air de ce beau pays n'est pas pour lui l'air natal ; peut-il comprendre la douleur d'en être exilé, lui qui ne considère cette fertile contrée que comme l'instrument de ses victoires ? Où est sa patrie ? [...] c'est la terre qui lui est soumise. » (p. 230-231). Il détermine profondément les particularités politiques et affectives de l'expérience de l'écrivaine, dans le « soin particulier qu'il a mis à déchirer [s]a vie » (p. 218),

<sup>7</sup> Plusieurs fois le « je » exprime sa nostalgie du bonheur vécu en exil, par exemple p. 232, p. 233, p. 247.

sa haine personnelle, « si barbare et si minutieuse » (p. 217). Cette personnalisation est sans nul doute l'une des caractéristiques les plus frappantes de l'expérience de Staël et de son récit. François Rosset a montré comment Staël écrit dans « les optiques parallèles du public et du privé<sup>8</sup> ». Dans son sillage, nous voudrions ici examiner la façon dont la géopolitique s'insère maléfiqument dans chaque recoin de l'espace personnel du « je » exilé, « jusqu'aux confins de l'Asie » (p. 259), mais simultanément lui assure le bénéfice d'un héroïsme de la liberté aux dimensions épiques – autre face de la médaille.

Staël lie avec insistance le châtement de l'exil et une violation délibérée de la vie affective de l'individu<sup>9</sup>, dans la punition concomitante des proches et plus largement dans la destruction de la sociabilité intellectuelle qui fait pour elle un des plus puissants charmes de la vie. « Les femmes surtout, qui sont destinées à soutenir et à récompenser l'enthousiasme, tâcheront d'étouffer en elles les sentiments généreux s'il en doit en résulter, ou qu'elles soient enlevées aux objets de leur tendresse ou qu'ils leur sacrifient leur existence en les suivant dans l'exil » (p. 156). La séparation déchirante et définitive avec le père bien-aimé s'est accomplie sous le signe sinistre de l'exil (p. 116 ; 131). « En arrivant à Coppet, j'appris que mon père, dans la maladie de neuf jours qui me l'avait enlevé, s'était constamment occupé de mon sort avec inquiétude. Il se faisait des reproches de son dernier livre, comme étant la cause de mon exil » (p. 176). La fille, de son côté, forcée de quitter la France avait choisi l'Allemagne au lieu de rentrer à Coppet. Absente à sa mort, elle se désole : « J'aurais revu mon père si j'étais retournée à Genève » (p. 157). Autres « objets de sa tendresse », ses enfants, forcés d'accompagner leur mère, « femme persécutée et sans défense » (p. 88), dans certains de ses déplacements, ou séparés d'elle. De façon moins poignante, moins urgente, mais aussi douloureuse, « surtout pour une femme » (p. 86), c'est à la privation de « la bonne compagnie » que l'expose l'obligation de s'éloigner de Paris, dans la première partie du texte. Dans la seconde partie, ce sont les proches amis de l'exilée qui se voient eux-mêmes exilés, un à un, à cause de cette amitié même (Schlegel p. 209, M. de Montmorency et Madame Récamier p. 216-217), si bien que « J'éprouvais deux mouvements contraires, et, je le crois, tous les deux également naturels : j'étais triste quand on m'abandonnait et cruellement inquiète pour ceux qui me montraient de l'attachement.

<sup>8</sup> François Rosset, « Madame de Staël à la fenêtre des Tuileries : intimité et histoire dans *Dix années d'exil* », dans *Le Moi, l'histoire. 1789-1848*, Damien Zanone (dir.), Grenoble, ELLUG, 2005, p. 78. Nous renvoyons à l'ensemble de son excellente étude, p. 71-87.

<sup>9</sup> Voir en particulier les pages 155-156 de *Dix années d'exil*.

Je crois difficile qu'une situation plus douloureuse à tous les instants puisse se représenter dans la vie » (p. 211).

C'est donc en tant que fille, mère, intellectuelle, et amie, que Staël ressent la douleur des arrachements. Certes, son sort paraît doux : « Des circonstances particulières m'offraient un asile et des ressources de fortune dans la patrie de mes parents, la Suisse. J'étais à cet égard moins à plaindre qu'un autre et néanmoins j'ai cruellement souffert » (p. 156). Parmi nos trois mémorialistes, c'est chez Staël que s'exprime le plus purement le malheur nu de l'exil. Au cours du temps, la persécution ne cesse de s'étendre, faisant tache d'huile jusque dans les asiles. C'est dans le détail parfois minutieux des tracasseries dans les lieux mêmes de son exil que Staël donne la mesure de l'emprise napoléonienne. En Suisse même, elle est surveillée, enfermée dans son propre pays : sommée de demeurer à Coppet. Pour échapper à cet exil dans sa propre patrie et se rendre en Angleterre, elle se lance alors dans un immense périple qui la mènera de Suisse en Suède. « Je passais donc ma vie à étudier la carte de l'Europe pour m'enfuir, comme Napoléon l'étudie pour s'en rendre maître » (p. 210). Palimpseste, cette carte trace les déplacements de la voyageuse en fuite comme doublés par les visées du conquérant qui semble la poursuivre : « La géographie de l'Europe napoléonine ne s'apprend que trop bien par le malheur » (p. 242). Staël donne à comprendre l'angoisse de qui se sait pris dans un « grand filet où on ne peut pas faire un pas sans être arrêté » (p. 242). La Russie semblait le « dernier asile des opprimés » (p. 210), mais contemplant Moscou d'une tour, Staël écrit : « Un mois après [en septembre 1812], cette belle ville était en cendres, afin qu'il fût dit que tout pays qui s'était allié avec cet homme fût ravagé par les feux d'enfer dont il dispose » (p. 277). L'Europe napoléonienne est une terre d'exil-prison qui interdit l'exil-refuge.

Au plan moral cependant, l'exil s'inverse en terre mentale de liberté. « La menace de l'exil, et l'exil lui-même, fut un des grands moyens de Bonaparte pour obliger les hommes et les femmes de l'ancienne noblesse à prendre des emplois à sa cour » (p. 188). Rester dans une patrie humiliée par la tyrannie, c'est l'avoir quittée, c'est s'être exilé (de) soi-même. Au départ de Paris pour l'Allemagne en 1803, « chaque pas des chevaux me faisait mal » (p. 158). Mais chaque pas anime la dénonciation, la dynamise, l'étend et la fait circuler dans un espace toujours grandissant. L'exil est conçu par Staël comme une des manifestations les plus cruelles et destructrices du despotisme ; c'est pour cela même qu'il est pour sa victime le signe éclatant d'un choix : celui de l'opposition politique. L'exil lui donne le bénéfice de la publicité. À propos de ses mémoires, Staël écrit : « Je ne serai donc point

inutile au *monde*, en signalant tout ce qui doit porter à ne laisser jamais aux souverains le droit arbitraire de l'exil » (p. 156 ; nous soulignons). Abattue, souffrant de son tempérament « très ébranlable » (p. 150), comme Antée elle trouve pourtant des forces nouvelles en mettant le pied dans chaque nouveau pays d'exil : douleur et vigueur sont indissociables. Elle reproduit une lettre du ministre de la police de 1810 : « votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années » (p. 200). Punition évidente du courage, l'exil, qui élargit aux dimensions du monde le combat qu'elle livre *en personne*, en est pour Staël la récompense tout aussi naturelle<sup>10</sup>.

\*\*\*

Pour ces trois mémorialistes, l'exil est d'abord une catastrophe ; il précède ou suit de très graves pertes, à commencer par celle d'un riche réseau de parents et de pairs et celle d'une place assurée dans le monde. Alors que, pour chaque exilée, lieux, temps et conditions de vie diffèrent substantiellement, leurs mémoires établissent tous l'affirmation d'une force morale que la vie ordinaire aurait pu laisser enfouie, alors même que les épreuves peuvent faire apparaître des faiblesses d'une intensité auparavant insoupçonnée. L'exil est bénéfique parce que c'est en lui, et lui seul, qu'a pu s'offrir l'occasion de trouver en soi des ressources neuves. Dans cette perspective, la défaite du moi jeté dans l'Histoire et par là ballotté dans le monde suscite en retour, et sans surprise, une lutte décuplée de l'individu pour se ressaisir. Si chaque mémorialiste module les bénéfices de l'exil comme démonstration (et célébration) de sa résilience personnelle, de sa réussite individuelle, c'est selon une échelle de valeurs politiques qui en complique les implications. L'indépendance affichée de Genlis, son apolitisme militant sert un opportunisme à tout crin ; chez La Tour du Pin, la valorisation du travail, du labeur, même, renforce paradoxalement le sentiment d'une légitimité de la noblesse ; l'abandon forcé de ce centre du monde qu'était Paris pour Staël ouvre un champ immense au combat pour la liberté. On a les gains qu'on mérite.

---

<sup>10</sup> Angelica Goodden formule en termes similaires les paradoxes de l'exil dans les premiers mots de sa biographie de Staël : « loss that had become gain, pain becomes pleasure, and punishment reward », *Madame de Staël. The Dangerous Exile*, Oxford, Oxford U. P. , 2008, p. 1, mais c'est dans une autre perspective : elle commente ainsi une citation de Staël : « L'exil m'a fait perdre les racines qui me liaient à Paris et je suis devenue européenne », Lettre à M<sup>me</sup> de Berg, cité dans *Dix années d'exil*, p. 7.